

Rentrée littéraire

2023

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL



SOMMAIRE

ROMANS FRANÇAIS

Amaury Barthet ▪ <i>Le Diplôme</i>	4
Simon Bentolila ▪ <i>Illuminatine</i>	6
Claire Berest ▪ <i>L'épaisseur d'un cheveu</i>	8
Émilie Frèche ▪ <i>Les Amants du Lutetia</i>	10
Jean-Michel Guenassia ▪ <i>À Dieu vat</i>	12
Serge Joncour ▪ <i>Chaleur humaine</i>	14
Amélie Nothomb ▪ <i>Psychopompe</i>	16
Pascal Quignard ▪ <i>Les heures heureuses</i>	18
Clélia Renucci ▪ <i>Le Pavillon des oiseaux</i>	20
Régis de Sá Moreira ▪ <i>Les grands enfants</i>	22

ITINÉRAIRES

Frédéric Brunquell ▪ <i>Le Bûcher des illusions</i>	24
Fatou Diome ▪ <i>Le Verbe libre ou le silence</i>	26
Diana Filippova ▪ <i>De l'inconvénient d'être russe</i>	28
Alexandre Jardin ▪ <i>Frères</i>	30

ROMANS ÉTRANGERS

Dario Diofebi ▪ <i>Paradise, Nevada</i>	32
Louise Erdrich ▪ <i>La Sentence</i>	34
Rosella Postorino ▪ <i>Et moi, je me contentais de t'aimer</i>	36



© Pascal ito.

Amaury Barthet

Le Diplôme

Pour réparer l'injustice, a-t-on le droit à l'imposture ? Amaury Barthet interroge la méritocratie et ses illusions perdues au rythme d'un suspense implacable.

PARUTION **23 AOÛT 2023**

224 PAGES

19,90 €



Amaury Barthet est né en 1992 à Reims. Après ses études, il travaille pour le Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (Hcéres), autorité publique chargée d'évaluer les universités et grandes écoles françaises. *Le Diplôme* est son premier roman.

Jeune, intelligente, Nadia a toutes les compétences pour réussir. Il ne lui manque qu'un diplôme pour en attester et lui ouvrir les portes d'un avenir meilleur. Conquête pour certains, droit inné pour d'autres, ce sésame agit ici comme le révélateur d'un vaste mensonge érigé en système. Guillaume, prof de banlieue désabusé, va lui en offrir les clés, à ses risques et périls. Car si le mérite se monnaie, au même titre que le sexe, le pouvoir et les idéaux, quel est le prix à payer ?

Amaury Barthet orchestre le récit d'une revanche à double tranchant, mêlant critique sociale et fable philosophique. Un premier roman dérangentant, cruel et drôle qui dénonce les faux-semblants de la société.

Contact presse :

Sandrine Perrier-Replein

01 42 79 19 04 / sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr



Au fond, j'avais hâte d'être à la retraite. Je me voyais déjà passer mes vieux jours sur une plage paradisiaque en Thaïlande, occupant l'infinité de mon temps libre à boire des mojitos, me faire masser, et nager au milieu des raies mantas. Cette nouvelle vie, toute entière consacrée à l'oisiveté et aux plaisirs simples, me délivrerait enfin de mon asservissement à l'Éducation nationale.

Je songeais à ces jours meilleurs en corrigeant les copies de ma classe de terminale. Non, Victor Hugo n'était pas « né à l'âge de deux ans » ; non, la Corée du Nord n'était pas dirigée par le terrible dictateur « King Kong Un » ; et oui, le niveau de culture générale de mes élèves me donnait des envies de démission sans préavis. Professeur depuis huit ans dans un lycée de Bobigny, j'avais depuis longtemps abandonné tout espoir de transmission du savoir.

À l'origine pourtant, l'enseignement de l'histoire-géographie était chez moi une vocation. Je m'étais initialement donné la mission de guider les élèves défavorisés vers un avenir meilleur, de briser les mécanismes de reproduction sociale qui les maintenaient dans leur condition, naïvement convaincu de pouvoir faire une différence. En réalité, mes espoirs se sont effondrés dès les premières semaines de ma prise de fonction. Mes trente lycéens étaient pareils à un millier d'animaux en cage, hurlant et tapant du poing sur les tables, prêts à en découdre sauvagement contre toute forme d'autorité. Chaque jour apportait son lot d'insultes, d'humiliations et de violences. Très vite, je dus me rendre à l'évidence : il était vain de chercher à les extraire de leur milieu. L'institution scolaire exigeait

un rapport à la langue française et à la culture classique dont ils ne disposaient pas et qu'il était trop tard pour acquérir. Ils semblaient prisonniers d'un destin sociologique écrit d'avance, un TGV lancé à 300 km/h vers le chômage, et aucun de mes conseils ne pourrait les faire dévier de leur trajectoire qui les menait inéluctablement droit dans le mur.

La première année, cette confrontation au réel avait provoqué chez moi des crises d'anxiété épouvantables ainsi que des remises en question auxquelles je ne voyais aucune issue. Enseigner, oui, mais pour quoi ? La loterie génétique et familiale avait déjà désigné les gagnants, et mes élèves n'en faisaient pas partie. Mon médecin généraliste m'avait alors prescrit du Xanax à doses généreuses, ce qui permit que la deuxième année se déroulât dans des conditions plus sereines. À l'issue de celle-ci, il me fallut prendre une décision : changer de métier ou poursuivre avec résignation. Sur les conseils de mes collègues, je choisis la seconde option et me mis alors à enseigner le programme en fournissant un effort minimal, sans attente vis-à-vis des élèves, dans une atmosphère de laxisme total. Mes cours s'apparentaient à des séances de garderies chaotiques dans lesquelles je ne tentais même plus de me faire entendre. Il s'agissait d'une solution fiable, éprouvée, qui nécessitait uniquement de m'asseoir sur ma dignité, et ça je savais le faire, j'étais même le champion du monde. Les huit années suivantes s'écoulèrent ainsi avec fadeur, sans joie ni souffrance particulières, de sorte que j'atteignis l'âge de trente-deux ans en étant, on pouvait le dire, passé à côté de ma vie. >>>



Je ne saurais dire ce qui ressuscita le trouble. Peut-être une indigestion, un paiement refusé, ou bien rien : un truc purement chimique. Mon sommeil se raréfia. L'état d'angoisse dans lequel je m'installai fut tel que j'en conçus des courbatures puis des paralysies du sommeil : coincé dans mon corps comme dans du béton, les yeux ouverts en rêve sur chacun des détails de ma chambre, j'entendais venir les voix assassines, des djinns à la gueule béante me tourmentaient, m'étranglaient, me sirotaient l'âme, menaçaient de me violer ; j'étouffais jusqu'à me réveiller à bout de souffle, dans une flaque noire comme la mort, endolori dans tout le corps. Mes nerfs étaient à plat, ce qui nourrissait en moi une méfiance grandissante contre tout et rien, deux événements anodins mais se ressemblant de trop. Mais je me refusais à voir là un système global de persécution, bien que parfois tenté, avais-je noté dans les fichiers préparatoires au livre que j'allais écrire.

Ennemi imaginaire, fièvre du soupçon, diable personnel. À une trentaine de mètres devant, sur la rue Poliveau, il foula incognito le chemin du hasard, caché derrière des lunettes noires qu'irradiait le soleil blanc d'automne. Je les vis se hisser sur un front soucieux puis une chevelure précocement grise et d'ailleurs familière. Mon ancien collègue Xavier dépassait un platane, puis un autre, la main levée en guise de visière pour s'abriter du soleil, grimaçant. Quand ses yeux plissés se sont posés sur moi, je détournai les miens, bien qu'ils fussent à la fois aimantés vers cet homme à la maigreur austère comme dans un rêve étrange. Il m'avait vu. Un je ne sais quel vice nouveau se dégageait de son attitude. Xavier avait perdu sa gueule d'ange. Il m'apparut étranger et même

hostile. La raison m'en sembla en fait si parfaitement claire que je n'aurais su la nommer ni même l'intellectualiser, comme observée de trop près ou à travers un judas, évidente et floue.

Il me parlait mais je n'entendais pas ce qu'il disait, à cause d'une rafale de vent chargée de gaz d'échappement. À travers sa chemise turquoise, l'auréole sous son bras me rappela instantanément les vapeurs acides du bureau-aquarium au deuxième étage du journal, le papier chaud, la pluie ramenée sous les semelles et le reste.

Il me tendit une main ferme et moite. Alors le soupçon s'épanouit comme une fleur vénéneuse éclochant dans ma poitrine. L'ange des correcteurs prit carrément les atours d'un traître. Il m'informa de je ne sais quelle nomination au *Contemplatoire*. Je me rappelai alors que ce dernier n'était qu'à une station de métro.

Il avait tenté de m'appeler deux fois depuis mon départ, m'annonçant dans un message vocal confus, de sa voix efféminée, être en mesure de m'aider à retrouver du travail. Après l'avoir remercié, je lui ai dit que j'étais à la bourre et je l'ai planté là.

Plus loin, je jetais un œil derrière l'épaule pour m'assurer que Xavier avait bien disparu à l'angle de la rue, comme s'il se rendait effectivement au journal. J'appréhendais qu'il soit encore là, ou que le soupçon se soit départi de lui, que l'air à l'endroit où mon ancien collègue s'était trouvé demeure habité par l'essence de cette fièvre. Mais rien de tel n'advint, juste un vent plus doux qui venait de l'autre sens. Le soupçon n'avait pas disparu. Il troublait la ville comme une larme d'anis dans un verre d'eau. Je savais qu'il reviendrait vite, repousserait comme la queue d'un lézard, avec son petit judas. >>>



Simon Bentolila

Illuminative

Avec une impertinence ravageuse teintée de mélancolie, le premier roman de Simon Bentolila ausculte les névroses contemporaines et le repli d'une société obsédée par le complot et la conspiration.

PARUTION **23 AOÛT 2023**
256 PAGES
19,90 €



© Pascal ito.

Contact presse :
Aurélie Delfly

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

Un trentenaire déclassé, intello précaire et écrivain à ses heures, s'est juré de terminer le roman sur le complotisme auquel il travaille depuis des années. En compagnie d'un ami, il part à la rencontre d'une bande de survivalistes reclus dans un bunker au fin fond d'une forêt. Parmi eux, un curé défroqué, une prostituée théâtrale, un militaire devenu dealer, un négationniste... Cette foule de personnages farfelus et inquiétants est tenue en éveil par l'*illuminative*, une drogue puissante qui a la particularité de faire saillir dans l'esprit de celui qui en consomme la vérité cachée, jusqu'à renverser les socles narratifs sur lesquels repose la société.

L'auteur-narrateur ne s'interdit rien, égratigne ses contemporains dans les pas et la peau de son anti-héros. Parviendra-t-il à achever son roman ? À résister à la paranoïa, à ne pas en devenir la cible ? Dans un monde où l'ère du soupçon a remplacé l'esprit de révolte, comment ne pas passer de l'autre côté de la barrière ?

Après avoir travaillé à *L'Obs* puis à *Marianne*, Simon Bentolila, né en 1989, est entré comme journaliste au *Magazine littéraire* et, en 2020, à *Lire Magazine littéraire*. Il anime de nombreux débats et rencontres littéraires. *Illuminative* est son premier roman.



© Pascal ito.

Claire Berest

L'épaisseur d'un cheveu

Cette « chronique d'une mort annoncée » nous entraîne dans une glaçante mécanique : celle du surgissement de la sauvagerie dans un couple que rien ne prédisposait à la violence.



Contact presse :

Aurélie Delfly

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

PARUTION **23 AOÛT 2023**

240 PAGES

19,90 €

Claire Berest est née en 1982. Elle a 25 ans quand elle démissionne de son poste de professeur de français à Bobigny. De cette expérience est né *Enfants perdus* (Plein jour 2014), enquête à la brigade des mineurs. Avec sa sœur Anne Berest, elle a co-écrit *Gabrièle* (Grand prix de l'héroïne *Madame Figaro* en 2017). Elle a, entre autres, publié *Rien n'est noir* (Grand prix des lectrices de *Elle* 2020) puis *Artifices* en 2021, chez Stock. *L'épaisseur d'un cheveu* est son septième roman.

Trois jours dans la vie d'Étienne et de Vive.

Étienne est correcteur dans l'édition. Et avec sa femme Vive, délicieusement fantasque, ils forment, depuis dix ans, un couple solide et amoureux. Il vient de se mettre à son Grand Projet Personnel et espère bientôt la stupéfier. Parisiens éclairés qui vont de vernissage en concert classique, ils sont l'un pour l'autre ce que chacun cherchait depuis longtemps. Leur couple est une parfaite partition.

Mais quelque chose va le faire dérailler.

Le temps de trois journées, les fêlures de chacun se révéleront être des failles abyssales.

Implacable trajectoire tragique, *L'épaisseur d'un cheveu* ausculte avec force notre part d'ombre et la manière dont tout peut toujours déraiper. Claire Berest met en place son compte à rebours avec l'extrême précision qu'on lui connaît et se livre à la fascinante autopsie d'un homme en route vers la folie.



Quand Étienne Lechevallier s'indigna à part lui que le serveur du Petit Brazil le reluquât encore une fois d'un drôle d'air, nous étions lundi dernier aux alentours de dix-sept heures trente ; Étienne avait comblé sa matinée de corrections sur le manuscrit d'un auteur dont il poussait au paroxysme la joie mauvaise de détester le travail, il avait avalé vers treize heures une omelette, debout dans sa cuisine, accompagnée d'un morceau de roquefort, et à l'heure du café il était parti, pédalant en direction du Petit Brazil l'humeur joviale, car une seconde journée débutait pour lui, dévolue à son projet personnel qu'il jouissait encore de tenir en toute clandestinité, habillant l'escapade d'un charme secret ;

il était alors impossible d'imaginer que trois jours plus tard, dans la nuit de jeudi à vendredi, Étienne tuerait sa femme.

Est-il désappointé, ce serveur, que je n'aie bu qu'un café en trois heures ? se demanda Étienne. *On occupe l'espace donc on consomme*, avertissait sur un petit autocollant plaqué sur la vitre, et il privatisait deux tables pour lui tout seul. Il s'étalait, c'est vrai. Il avait son ordinateur portable ouvert devant lui, et son carnet noir, un sac à dos volumineux sur une chaise – il ne souhaitait pas le poser par terre de peur de le salir –, son casque de vélo sur une autre, sa veste, des livres, ses clés d'antivol, le téléphone ainsi qu'un magnétophone gris à cassettes, pour s'enregistrer.

Étienne préférait prendre deux tables ; plus qu'un périmètre il désirait se créer une atmosphère, c'était son droit. Ce qui était stérile dans le fait de lui en vouloir, s'insurgeait-il, c'est que la terrasse était vide à cette heure-ci, donc il ne voyait pas en quoi sa colonisation spatiale pouvait poser un problème pertinent au serveur. Il venait souvent ici, au Petit Brazil, depuis que son contrat avait été réduit à temps partiel, s'installant aux mêmes tables, les plus à gauche sous l'auvent, n'ayant informé personne de son Projet, pas même sa femme, Vive. Le serveur faisait pourtant mine de ne jamais le reconnaître. C'est qu'il ne m'aime pas, conclut Étienne avec un sentiment d'injustice. Mais il fut soudain traversé par l'hypothèse que le serveur ne le reconnaissait tout simplement pas parce que, au fond, rien ne saillait dans son physique.

Ce lundi soir, ils étaient invités au vernissage de l'exposition d'un artiste que Vive portait au pinacle. Étienne s'en souvenait parfaitement, mais il sortit tout de même l'agenda papier rangé dans son sac à dos, pour voir se matérialiser avec netteté l'emploi de son temps consigné au stylo noir. Pour *vérifier*. Faire le vrai, au sens étymologique, confronter une réalité avec la preuve de son exactitude. Il avait bien écrit dans son agenda d'un cuir souple inusable malgré les années, qu'il conservait avec un soin religieux et rechargeait chaque mois de décembre d'une nouvelle tranche de feuillets calendaires vierges, il avait bien noté dans la colonne du jour : *exposition avec Vive*.





Les premières notes de l'orgue retentissent. Ce sont des notes de funk, de disco, de soul et de RnB que tout le monde connaît. Des notes qui viennent du fin fond de la salle, qui se répercutent jusqu'au premier rang et donnent la sensation d'être dans la cabine même du disc-jockey, là où la musique se décide. Les gens se regardent, incrédules, auraient-ils atterri dans une boîte de nuit ? L'un d'eux se lève et se met à danser. Alors un autre dans une autre rangée lui répond, puis un autre, puis encore un autre, et bientôt l'assistance toute entière se tient debout, prête à se déhancher tandis que les cercueils font leur entrée sur « September », d'Earth, Wind and Fire.

– Maman allez ! Lève-toi ! crie Simon. Regarde, c'est génial, ils sont morts et ils nous font danser !

Je ne sais pas comment, mais je le fais. Je trouve le courage de me lever, et peut-être même d'applaudir, entraînée malgré moi dans ce grand mouvement de gaieté. Les cercueils continuent de descendre la travée centrale. A mi-chemin, je vois les croque-morts qui les soutiennent. Ils ont enfilé pour l'occasion des vestes à paillettes colorées que les spots font scintiller. Et ce ne sont plus les employés des pompes funèbres qui portent les dépouilles de mes parents sous le dôme de ce funérarium, mais les membres ressuscités du groupe mythique des années 70, avec leur pantalons pattes d'eph', leurs bottes de cuir et leurs hauts colorés aux motifs psychédélics comme seuls Maurice White et Philippe Bailey en portaient. Je me dis *Ils m'auront tout fait*. Je me dis, depuis la nuit des temps, les êtres humains s'occupent de la mort de leurs proches parce que c'est ce qui les aide à canaliser leur chagrin, à faire correctement leur deuil. Ils choisissent la couleur et le bois du cercueil, les vêtements du défunt, le type de fleurs, le déroulé de la cérémonie, et chacun de ces choix est un petit caillou sur le chemin de leur résilience. À quel moment de notre histoire contemporaine tout a foutu le camp ? À quelle date exactement les

gens se sont dit qu'ils ne pouvaient plus laisser leur mort entre les mains de leurs enfants, et qu'il fallait qu'ils s'en occupent eux-mêmes ? Je n'en sais rien, sinon que mes parents sont ces gens-là, des êtres convaincus de leur droit inaliénables à disposer d'eux-mêmes, libres, audacieux, pourvus d'une fantaisie sans limites, à qui tout le monde voudrait ressembler, mais que personne ne souhaiterait avoir comme parents. Et ils sont les miens.

Ce qu'il s'est passé ensuite dans la salle de la Coupole, il m'est impossible de le rapporter avec précision. Je sais seulement que les prises de paroles se sont enchaînées et qu'un film en *Super 8* a été projeté. On y voyait des corps nus, huilés d'ambre solaire ou au contraire emmitoufflés dans de grands manteaux de fourrure, des visages joyeux floutés par des volutes de cigarettes, et des enfants qui semblaient vivre à l'état sauvage, les cheveux hirsutes, le minois sale, installés sur la capote repliée du cabriolet de leurs parents. C'était à la fois mon enfance et celle d'une autre, comme les archives d'une époque qu'on m'aurait donné à voir et qui formait un récit plus grand que ma propre histoire (...) Aujourd'hui, j'ai l'impression que ces images se sont agrégées entre elles, formant une sorte de magma dont le dessein était de toucher trop de gens pour m'atteindre moi aussi, leur fille unique. Résultat, il ne m'en reste rien, et cette amnésie finira par beaucoup m'inquiéter. Au cœur de l'hiver suivant, j'en parlerai à la généraliste que j'irai consulter pour insomnie chronique et crises de panique à répétition et elle n'en serait pas surprise. Elle me parlerait de *dissociation*, m'expliquera ce mécanisme de défense classique selon lequel un individu, pour pouvoir supporter un choc traumatique, se déconnecte de la réalité. Elle évoquerait les victimes des attentats de *Charlie Hebdo*, des terrasses et du Bataclan, et elle me dira :

« Le double suicide de vos parents, c'est votre 13 Novembre à vous. »





Émilie Frèche

Les Amants du Lutetia

« Qu'il vous reste de nous notre amour infini de la vie, de sa beauté et de sa légèreté, et que du fin fond de notre sommeil éternel, vous nous entendiez rire encore. Rire, chanter, danser et célébrer la vie. Nous l'avons tant aimée. »

PARUTION **23 AOÛT 2023**
384 PAGES
21,90 €



© Pascal ito.

Contact presse :

Sandrine Perrier-Replein

01 42 79 19 04 / sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Un matin, un garçon d'étage de l'hôtel Lutetia découvre un couple d'octogénaires, main dans la main, endormis pour l'éternité.

Ce geste ultime et romantique, cette liberté qu'ils n'ont pas hésité à s'offrir a certes du panache, mais Ezra et Maud ont-ils pensé à leur fille Éléonore qu'ils laissent en proie à l'incompréhension et au chagrin ?

Ont-ils seulement pensé à elle en planifiant leur mort spectaculaire, leurs funérailles extravagantes, le legs compliqué de leur maison des Bulles ?

Ultime coup d'éclat d'un couple de publicitaires, vendeurs de rêves, incarnations vibrantes des dernières décennies euphoriques du XX^e siècle ou témoignage d'amour maladroit, absurde, tapageur mais d'amour malgré tout ?

C'est drôle, c'est perturbant, c'est bouleversant, et Émilie Frèche signe ici son meilleur roman.

Émilie Frèche est scénariste, réalisatrice, dramaturge et écrivaine. Sa pièce de théâtre, *Un Prince*, sera jouée par Sami Bouajila au théâtre de l'Œuvre en septembre 2023. Elle a publié une dizaine de romans, dont *Chouquette* (Actes Sud, 2010), *Deux étrangers* (Actes Sud, prix Orange 2013), *Un homme dangereux* (Stock, 2015), *Vivre ensemble* (Stock, 2018). *Les Amants du Lutetia* est son premier roman publié aux éditions Albin Michel.



© Pascal ito.

Jean-Michel Guenassia

À Dieu vat

Jean-Michel Guenassia raconte avec un inimitable brio les êtres ballottés par la grande Histoire. Amours fous, trahisons, amitiés à-la-vie-à-la-mort s'entrelacent avec les passions politiques et les chasse-trapes d'un siècle bouleversé.



Contacts presse :

Florence Godfernaux & Frédérique Pons

01 42 79 10 06 / florence.godfernaux@albin-michel.fr

01 42 79 10 93 / frederique.pons@albin-michel.fr

PARUTION **6 SEPTEMBRE 2023**

ENV. 480 PAGES

22,90 €

Jean-Michel Guenassia est né en 1950, à Alger. Il est notamment l'auteur du *Club des Incorrigibles optimistes* (prix Goncourt des Lycéens 2009, prix des lecteurs du Livre de Poche, 2012), de *La Vie rêvée d'Ernesto G.* (prix du Roman Chapitre 2012) et des *Terres promises* (2021).

En 1924, Irène rencontre Georges. Elle est serveuse dans une guinguette en bords de Marne, il est menuisier aux studios de cinéma de Bry-sur-Marne. Mais il est surtout le sosie de Rudolph Valentino. Ce qui en chavire plus d'une.

Leur fille aînée, Arlène, fera partie pendant son enfance du « Carré magique » : à ses côtés il y aura Daniel qui se destine à Saint-Cyr, et Thomas et Marie, les jumeaux de bonne famille. Ils sont inséparables. Mais Arlène n'est pas comme eux. Malgré sa modeste extraction, elle va s'évertuer à être l'une des premières femmes ingénieures atomiques en France. Ce qui n'est pas sans embûches. Ce qui n'est pas sans sacrifices.

Chassé-croisé d'amours éperdues, de destinées funestes, de retrouvailles inespérées, et de scandales politiques (ce qu'Arlène va découvrir durant les premiers essais nucléaires en Algérie pourrait bien faire trembler la France au plus haut niveau de l'État)... nous voilà pris dans le grand tourbillon du siècle, celui des filles qui voulurent échapper à leur condition de fille, et celui des gens modestes qui eurent de l'ambition.



C'est à ce moment qu'ils font leur entrée, lui est mince, l'air un peu triste avec son regard ténébreux, il envoie son canotier à ses amis d'une table voisine, ses cheveux gominés sont séparés par une raie, ses traits fins et ses sourcils épilés rappellent Rudolph Valentino. Avec sa fossette, il est aussi élégant que son modèle, sa compagne porte une robe en voile pervenche, un chapeau cloche bleu marine surpiqué, ils se mettent à tourner, sur la gauche, les autres couples s'écartent. Une démonstration de valse musette. On ne peut pas ne pas les regarder. Irène est bouche bée, la toupie devient vertigineuse, on les dirait fondus l'un dans l'autre, ils accentuent la vitesse de rotation au gré de la musique, sans dévier d'un centimètre, et quand Silvio ralentit le rythme, ils finissent au pas lent, se décolent légèrement, la femme a le visage empourpré et rayonnant, il reste impassible, regarde par-dessus son épaule, aperçoit Irène, lui sourit légèrement, Qu'est-ce qu'il est beau ! Assis avec ses amis, Georges hèle Irène, elle se précipite, il donne sa commande, Et vous, que buvez-vous ? Il a des yeux marron brillants, des lèvres effilées, On n'a pas le droit de boire avec les clients. Elle s'éloigne, entend dans son dos, Plus tard, alors. À dimanche prochain le paradis.

Restent les habitués. Ils sont encore nombreux à profiter de cette soirée d'été. Quelques privilégiés ont des voitures. Ou n'habitent pas loin. Georges dîne avec un ami. Silvio accompagne le repas en sourdine. Georges invite Irène à danser, On n'a pas le droit de danser avec les clients. Alors, Georges va trouver Félix qui ne bouge jamais de la caisse. Trois quatre mots. Félix sourit. Irène panique, Je ne sais pas danser.

– Te fais pas de bile. Tu me suis, c'est tout. Elle voudrait être une libellule. Il lui prend la main, l'entraîne sur la piste. Silvio commence une valse lente. Irène pose la main sur l'épaule de Georges, Ferme les yeux, laisse-toi

aller. La jambe d'Irène tremble. Tout le monde la regarde. Elle va mourir d'une apoplexie, c'est sûr. Elle a déjà dansé mais avec des copines. Georges pose sa main sur sa hanche, Qu'est-ce qu'il est beau. Respire, dit-il. Elle pèse une tonne. Donnerait sa vie pour des escarpins de verre. Il fait un pas sur la droite, tourne, elle l'accompagne, et elle valse. Peut-être pas avec la grâce de Loïe Fuller ou Isadora Duncan. Mais Irène n'a que dix-huit ans. Et elle danse avec Rudolph Valentino.

Georges est têtu. Lui, il a confiance, il arrive toujours à ses fins. Question de temps et de persévérance. Il revient le lendemain et chaque soir ou presque. Seul. En fin de service, il invite Irène à danser, elle interroge Félix du regard, il hausse les épaules. Finalement, elle a compris comment il faut faire, Ce n'est pas compliqué, faut se laisser porter. Elle se débrouille pas si mal pour une jeunette. Et puis, Georges disparaît. Cinq soirs de suite. Pourquoi ? J'ai dit quelque chose qui ne lui a pas plu ? Il réapparaît le dimanche. Élégant. Comme d'habitude, J'ai pensé à toi.

– Ah bon ? Moi aussi. Aussitôt dit, Irène regrette d'avoir dit, Moi aussi. Qu'est-ce qu'il va croire ? Elle rougit. Simone, sa collègue serveuse, l'a prévenue, Méfie-toi de ce zigue, c'est le genre à faire des promesses pour... tu m'as compris. Il est trop vieux pour toi. Alors, Irène attrape son courage avec ses deux mains, Quel âge avez-vous ?

– Vingt-cinq. Je n'ai pas eu de chance, je suis de décembre 99, j'ai été appelé en 18. Pour les six derniers mois de la guerre. J'ai été blessé dans l'Argonne. À l'épaule.

Il vient quand ça lui chante. Débarque à minuit quand on range et qu'on balaye, demande si on peut lui faire une omelette. Le cuistot est parti depuis une heure. Félix se met aux fourneaux, Georges se pince les joues, Je suis crevé, on fait des journées de seize heures. Mais faut finir dans les délais. Irène le sert, Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? Georges dévore comme un gamin, Je suis dans le cinéma.





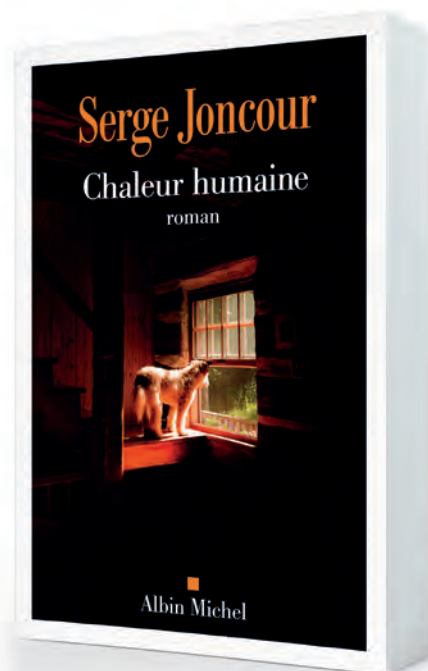
Alexandre avait retrouvé Constanze sur le belvédère. Ils regardaient les chiots divaguer. Ils s'aventuraient timidement en reniflant tout, mais sans oser s'approcher des grands arbres, et surtout du ravin qui s'amorçait au pied du bâtiment. Vus d'en haut les petits êtres semblaient d'autant plus vulnérables qu'ils étaient surplombés par cette puissante nature verticale, trois petits somnambules de chair et d'os dominés par un monde végétal. Depuis le confinement, plus personne ne venait à la Reviva, Constanze se retrouvait seule en son domaine sauvage, sa forêt plus reculée que jamais.

Alexandre l'avait rarement vue aussi dépitée, presque pessimiste. Ce n'était pas de la solitude qu'elle souffrait, mais de ce qu'elle voyait de sa forêt, d'autant qu'en ce moment, elle avait le temps d'y réfléchir. Tout partait de ce constat : les arbres sont sur terre depuis mille fois plus longtemps que les humains, et pourtant ils commencent tous à souffrir des activités des hommes, bien plus que les humains eux-mêmes. Après deux vagues de chaleur en deux ans, et deux sécheresses cataloguées en catastrophe naturelle, toutes les essences manquaient d'eau. Les bonnes pluies de l'année précédente n'avaient rien réparé, les arbres s'épuisaient à s'hydrater et leurs défenses immunitaires étaient au plus bas dès lors la moindre attaque de parasites les menaçait, surtout que ces parasites profitaient pleinement du réchauffement climatique et de la mondialisation pour proliférer. Le cercle vicieux était amorcé. En l'écoutant, Alexandre avait de plus en plus l'impression d'entendre parler le vieux chevrier catastrophiste. Le Crayssac qu'on prenait pour un illuminé à l'évidence avait vu juste.

C'est bien sur ce même ton affolé que Constanze lui certifia que cette nouvelle pandémie était un signe. Cette fois, entre la nature et l'humanité, les hostilités étaient déclarées, cette fois la nature s'attaquait aux humains et elle n'en finirait plus désormais de nous déborder, parce qu'en plus de nouveaux agents infectieux, il faudrait se confronter à la montée des océans, aux vagues de chaleur et surtout au manque d'eau douce qui soulignerait le triomphe des eaux salées. Le feu et le sel, ces périls ultimes, signeraient la mort de toute vie.

En écoutant Constanze, Alexandre ne voulait pas commettre la même erreur qu'avec Crayssac, il ne négligeait plus ces prophéties que lui-même observait à l'échelle d'une vie, parce que, depuis vingt ans, c'est vrai que les périls se renouvelaient, les gripes aviaires et la tuberculose bovine repartaient de plus belle pendant que mille autres périls survenaient, de la maladie de Lyme à la pyrale, des frelons asiatiques aux scolytes des pins, sans compter les sources qui, une à une, s'asséchaient sur le plateau, et voilà qu'un coronavirus surgi de nulle part s'attaquait aux cinq continents, un virus sournois et méchamment contagieux qu'on n'arrivait pas à cerner. Alexandre aurait aimé dire à Crayssac qu'il avait eu raison sur tout, mais il était mort depuis trente ans, sans illusion et surtout sans remords, parti sans même savoir que son pessimisme était du bon sens. À ceux qui l'encourageaient à tenir jusqu'à l'an 2000, il avait répondu qu'il désirait mourir avant de voir ça. Il ne voulait surtout pas changer de siècle, et encore moins de millénaire, parce qu'il pressentait que s'ouvrirait alors une nouvelle ère, après l'âge du fer et du bronze viendrait celui du feu.





Serge Joncour

Chaleur humaine

Entrelaçant l'histoire du monde et une histoire de famille, *Chaleur humaine* embrasse notre présent et nos fautes passées.

PARUTION 23 AOÛT 2023
ENV. 368 PAGES
21,90 €



© Pascal ito.

Contact presse :

Florence Godfernaux

01 42 79 10 06 / florence.godfernaux@albin-michel.fr

En quelques semaines, du début du mois de janvier 2020 à la fin du mois de mars, le quotidien d'une famille française va basculer en même temps que l'humanité.

Fuyant le confinement urbain, Vanessa, Caroline et Agathe se réfugient aux Bertranges, une ferme du Lot entre les collines et la rivière, où leurs parents vivent toujours. Les trois sœurs y retrouvent Alexandre, ce frère si rassurant avec qui elles sont pourtant en froid depuis quinze ans, ainsi que des animaux qui vont resserrer les liens du clan.

Tandis que, du dérèglement climatique aux règlements de compte, des épidémies aux amours retrouvés, la nature reprend ses droits, ces hommes et ces femmes vont vivre un huis clos d'une rare intensité.

Ceci est un roman total. Avec *Chaleur humaine*, Serge Joncour nous tend un miroir vertigineux et, ce faisant, il ajoute une pierre essentielle à son œuvre.

Serge Joncour construit une œuvre majeure parmi laquelle on peut citer *U.V.* (Le Dilettante, 2003, prix France Télévision, adapté au cinéma par Gilles Paquet-Brenner), *L'Idole* (2004, adapté au cinéma par Xavier Giannoli et présenté à la Mostra de Venise en 2012), *Que la paix soit avec vous* (2006), *L'amour sans le faire* (2012, adapté au cinéma par Jessica Palud, Mostra de Venise 2019, prix du meilleur scénario de la section Orizzonti), *L'Écrivain national* (2014, prix des deux Magots), *Repose-toi sur moi* (2016, prix Interallié), *Chien-loup* (2018, prix Landerneau), publiés aux éditions Flammarion. Il a reçu le prix Femina, en 2020, pour *Nature humaine*.



Amélie Nothomb

Psychopompe

Écrire, c'est voler



PARUTION 23 AOÛT 2023

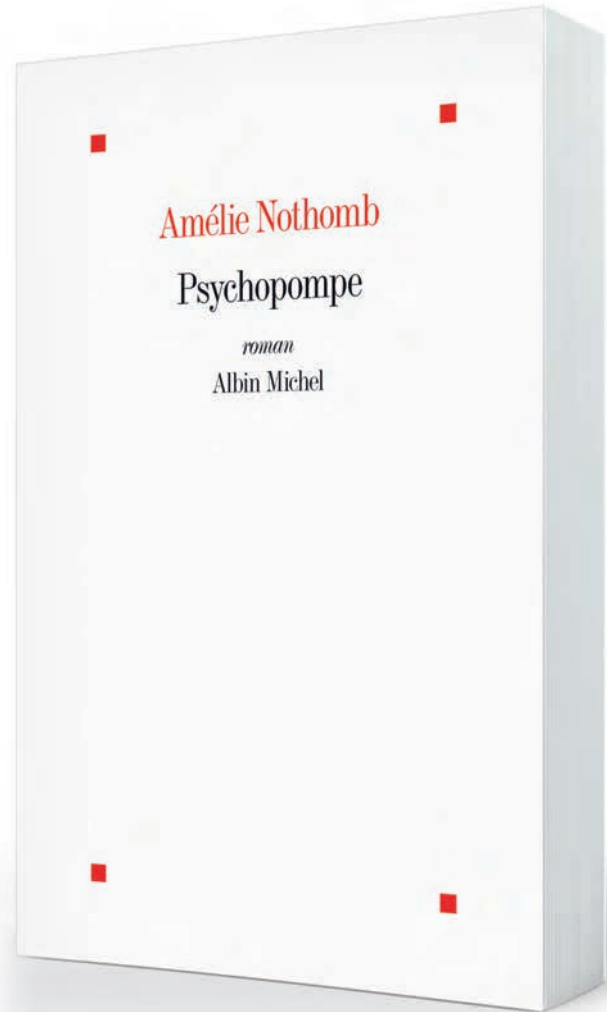
162 PAGES

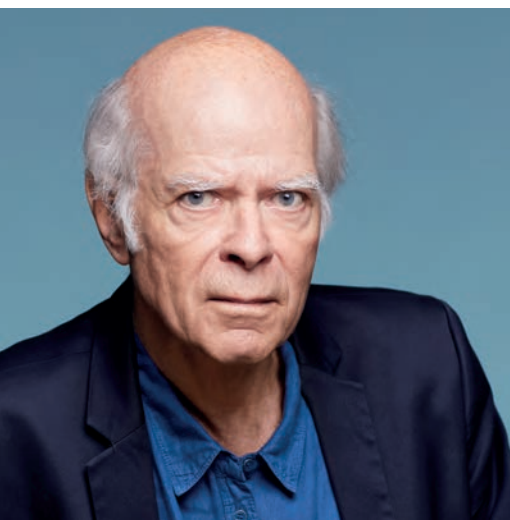
18,90 €

Contact presse :

Florence Godfernaux

01 42 79 10 06 / florence.godfernaux@albin-michel.fr





© Pascal ito.

Pascal Quignard

Les heures heureuses

**Derrière les heures
ce sont les paysages.
Le temps qui se tient derrière
le temps c'est la rotation
des paysages.
Le printemps, l'été,
l'automne, l'hiver.
Les paysages sont les visages
inoublables du temps
originaire qui fuse.**



Contact presse :

Alina Gurdiel

06 60 41 80 08 / ag@alinagurdiel.com

DERNIER ROYAUME, Tome XII
PARUTION **23 AOÛT 2023**
240 PAGES
19,90 €

Pascal Quignard est né en 1948 à Verneuil-sur-Avre (France). Il vit à Paris. Il est romancier (*Carus, Le Salon du Wurtemberg, Tous les matins du monde, Terrasse à Rome, Villa Amalia, Les Solidarités mystérieuses, Les Larmes, Dans ce jardin qu'on aimait, L'Amour la mer*). Il a composé deux ensembles où la fiction est mêlée à la réflexion (*Petits traités, 1981-1990, tomes I à VIII, Dernier royaume, 2002-2022, tomes I à XI*). Il a reçu le prix Formentor de littérature 2023 pour l'ensemble de son œuvre.

Le sujet du XII^e tome de *Dernier royaume*, c'est le bonheur de la nature qui revient. Face à l'histoire humaine, linéaire, atroce, la rotation stellaire des saisons et des heures vient sidérer le temps.

Le thème c'est ma longue amitié, continuellement heureuse, avec Emmanuèle Bernheim. L'amitié entre un homme et une femme est si rare, si exceptionnelle.

Enfin le thème du bonheur et de la circularité merveilleuse des saisons débouche sur le thème du nirvana, la désillusion heureuse, l'œuvre sublime de La Rochefoucauld, l'extinction de la flamme active, fébrile, autrefois angoissée, dans l'immense clarté céleste.



Agostino Inveges calcule de façon différente les premiers instants que le premier homme et que la première femme connurent quand ils étaient encore au paradis. Il précise la mathématique originaire : La terre fut créée le 22 mars, qui était un mardi, dans le premier quart d'heure de la première heure du jour, au moment du lever du soleil.

Ève a péché le vendredi 25 mars, à 11 heures, en faisant tourner sur elle-même, en sorte de la détacher, la pomme qui excitait son désir, au bout de la branche où elle pendait.

Adam a croqué à son tour à midi pile.

C'est à cet instant pile du zénith que l'homme ne put avaler ; c'est à cet instant que le morceau de pomme resta fixé à sa gorge, surgissant à son cou comme le premier vestige du temps, qui l'empêche à jamais de déglutir.

Le premier vestige du temps est la pomme d'Adam, c'est l'angoisse, qui serre la gorge, qui se tient juste au-dessous du langage.

Quant à Dieu, il est clairement indiqué qu'il ne s'est promené dans le jardin qu'à partir de 15 heures.

La première femme, les deux bras levés, hurlant, suivi du premier homme les deux mains refermées sur les yeux, le pied droit encore inséré dans l'espace minuscule qui reste du paradis, sont chassés du jardin à 16 heures. >>>



L'honneur, ma sœur, n'est pas quelque chose qui vient en naissant, cela s'apprend. Et cet enfant, d'où qu'il vienne, saura le découvrir.

– Puis-je simplement vous demander, mon frère, ou plutôt mon maître, comment vous pouvez être absolument certain de votre paternité ? La maison dans laquelle vous m'envoyez est une mesure. Ne pourriez-vous pas vous tromper ?

– Seul l'homme indécis se trompe. L'échec est une illusion des faibles. La grandeur assume ses conséquences et ne redoute rien. En toute chose, l'action seule nous sauve.

– J'irai, mon frère, et vous rapporterai ce poupon Farnèse que j'aime déjà comme mon sang, dit Vittoria en se relevant, une pointe d'ironie dans la voix tout.

Alessandro la raccompagna, descendant avec elle le grand escalier menant dans la cour d'honneur où les pilastres corinthiens de Michel-Ange se superposaient avec harmonie aux portiques doriques plus anciens.

Plus rien ne ressemblait aux temps de leur enfance autour du palais Farnèse. Les moutons ne paissaient plus sur le Campo dei Fiori, la place avait été pavée depuis peu. Le long du Tibre, là où le fleuve prend de la force, des moulins à vent s'étaient installés. Dans les méandres de ses rives, marchands et artisans s'affairaient désormais. Alors qu'Alessandro se perdait dans ces souvenirs du passé, Vittoria pensait aux heures sombres qui l'attendaient. Et elle en avait assez. Assez de ces mignonnes qui ne songent qu'à faire des enfants aux Grands sans en redouter les conséquences, assez de ces persécuteurs capables de voler une vie pour une culbute dans une grange, assez de ces hommes qui, du haut de leur puissance, lui faisaient en pratique réparer tous leurs méfaits. Elle pouvait compter de ces bâtards partout, aux quatre coins de l'Italie et de leurs différents palais. Incapables de se déplacer sans remuer la queue. Et c'étaient eux qu'il fallait appeler maîtres ! Et ces papes débonnaires qui couvraient les bassesses de chacun

dans toutes les cours d'Europe ! Un enfant naturel par-ci, un divorce par-là... Des bulles promulguées à chaque nouvelle engeance adultérine, des barrettes cardinalices déposées sur la tête de bambins Médicis, Farnèse ou Colonna pour préserver la légitimité et l'influence des familles.

Vittoria voyait déjà la scène. Cette Parmesane ne différait pas des autres. Une jeune mère, probablement blonde, comme toutes les femmes qu'avait connues son frère, dormant sur une couche dérisoire mais couverte de bijoux ostentatoires que son amant, dépourvu de sens pratique, n'avait pas dû manquer de lui offrir à chacune de ses visites, à côté d'elle, un nourrisson, petits poings fermés dans un sommeil béat, une chandelle éclairant son visage serein. Puis un galop lointain, des chevaux qui hennissent, des pas d'hommes quittant leur monture et brusquement, une porte s'ouvrira, laissant pénétrer l'air froid de cette première nuit d'automne, comme un fouet qui s'abat, et les hommes saliront cette quiétude. La femme sursautera, tâchera de masquer sa nudité autant que son impuissance, prononcera quelques mots incohérents auxquels les mercenaires répondront par des injures, tentera de les empêcher de retirer ce bébé à ses langes, recevra un soufflet et, le cœur meurtri, entendra résonner les cris de son enfant dans l'aube à peine naissante. Il n'avait pas un mois. Elle ne le verra plus. Et si elle essayait, la vie lui serait ôtée. Elle le sait, elle s'abstient. Vittoria la connaît cette femme affligée, inconsciente des risques pris en fréquentant son frère, son mari, ou son fils même probablement plus tard. Et elle accueillera ce nourrisson béni, et elle l'aimera comme on chérit l'innocence, et elle s'accommodera de ces supplices du sort et de ces hommes singuliers que le destin a choisis pour être ses compagnons.

Si le nourrisson est une fille, il faudra la marier, si c'est un garçon, toutes les voies s'ouvriront à lui.

Le hasard décida. Ce fut une petite fille. On l'appela Clélia.





Clélia Renucci

Le Pavillon des oiseaux

Amour, pouvoir et violence dans la Rome de la fin de la Renaissance dont Clélia Farnèse, femme à l'esprit rebelle, incarne la grandeur et la décadence.

PARUTION **23 AOÛT 2023**
288 PAGES
20,90 €



© Pascal Ito

Contact presse :
Sandrine Perrier-Replein
01 42 79 19 04 / sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Sur les hauteurs de la colline du Pincio à Rome, niché dans les jardins de la Villa Médicis, un pavillon privé, orné de fresques d'oiseaux, de nymphes et de grotesques, accueillera les amours secrètes de Clélia Farnèse. Fille illégitime du cardinal Alessandro Farnèse, épouse du baron Cesarini, maîtresse de Ferdinand de Médicis, Clélia Farnèse, beauté enviée et esprit libre dans un monde d'hommes, incarne la grandeur et la décadence de son époque. Portée aux nues avant d'être jetée en pâture, elle paiera de sa vie son désir de liberté et d'indépendance, sa soif d'art et de culture.

Renouant avec la sensibilité italienne de *Concours pour le Paradis*, prix du Premier roman, Clélia Renucci livre, sur fond de complots et d'ambitions entre grandes familles dans le crépuscule de la Rome renaissante, le roman fascinant et terrible d'une femme dont elle saisit l'intime vérité, close entre les murs du Pavillon des oiseaux.

Clélia Renucci est professeure de lettres et romancière. Son premier roman, *Concours pour le paradis*, a été lauréat du prix du Premier Roman, du prix littéraire des Grands Destins du *Parisien Magazine*, et du prix François-Victor Noury de l'Institut de France. *Le Pavillon des oiseaux* est son troisième roman après *La Fabrique des souvenirs*.



© Pascal ito.

Régis de Sá Moreira

Les grands enfants

Vertigineux, drôle et tranchant : sous un voile de légèreté, Régis de Sá Moreira, virtuose de l'équivoque, bouscule sérieusement notre vision du monde.

PARUTION **23 AOÛT 2023**
224 PAGES
19,90 €



Contact presse :

Aurélie Delfly

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

Régis de Sá Moreira est né en 1973. Après *Pas de temps à perdre* (lauréat du prix Le Livre Élu en 2002), *Zéro tués*, *Le Libraire*, *Mari et femme* ou *La Vie*, tous parus au Diable Vauvert, Régis de Sá Moreira, qui a longtemps vécu à New York et au Brésil, publie son sixième roman aux éditions Albin Michel.

Voici l'histoire d'un film culte que vous ne verrez jamais. De son écriture à sa sortie en salles, Régis de Sá Moreira en retrace l'épopée par la voix de chacun de ses protagonistes. Le réalisateur, le scénariste, l'actrice principale, le directeur de production, la voix off, le spectateur, le perchman, le figurant, les spectateurs, le comptable du mari de la productrice, le critique, le projectionniste, et même une boulangère et un élu... derrière ou devant l'écran, tous ceux qui ont participé à l'aventure du film en donnant leur interprétation. Peu à peu, de ce texte choral génial et un peu fou surgit une multitude d'existences. Elles trouvent une logique qui leur est propre, se rencontrent, se répondent, hilarantes, désespérées ou piquantes : c'est « l'infinie comédie » de nos vies.



Un acteur

Mon agente me répétait que je serais la première personne qu'on verrait dans le film, que je deviendrais peut-être célèbre pour ça. Je ne savais pas si elle se moquait de moi ou du film... Non seulement c'était du cinéma indépendant mais je devais mourir au bout d'une minute.

J'ai commencé par refuser, ce genre de rôle servait rarement de tremplin à une carrière, même dans des superproductions. Est-ce que la fille qui va se baigner au début des *Dents de la mer* est devenue une star ? Sans parler du type qui lui court après ?... C'était mon unique proposition depuis des mois et mon agente m'encourageait à regarder le bon côté : pour tous ceux qui ne dépasseraient pas la première minute, je resterais l'acteur principal... Le jour du tournage, le plus difficile n'avait pas été de mourir mais de quitter le plateau. Vous arrivez un matin, vous rencontrez toute l'équipe, une nouvelle famille, et dès la fin de la journée, vous pouvez rentrer chez vous. « *Merci, au revoir, c'est bon pour nous.* » Voilà tout ce que vous valez aux yeux de votre nouvelle famille... Je souffre peut-être d'un complexe d'abandon, voire de rejet. Je ne doute pas que d'autres professionnels traversent la même situation avec plus de sérénité, qu'ils vont de famille en famille sans la moindre amertume, le moindre besoin d'être désiré au-delà de leur fonction. Ça n'est pas mon cas. Me lever seul le jour suivant, les savoir tous là-bas en train de continuer le film, rester en pyjama dans ma cuisine, c'était comme être confiné dans le confinement. Surconfiné, ou hyperconfiné... J'ai senti que je ne tiendrais pas le coup, j'ai

tapé du poing sur le plan de travail et j'ai décidé d'y retourner. J'ai prolongé mon attestation professionnelle, j'ai pris ma voiture, je suis passé faire un test et je les ai rejoints. Ils préparaient une scène de nu avec des acteurs sans masques, l'effectif était réduit au minimum, on m'a demandé ce que je faisais là. J'ai répondu que je ne dérangerais pas, que je voulais seulement être avec eux. Ma minute de la veille s'était très bien passée, les deux frères se sont regardés et le réalisateur a dit ok. J'ai montré mon test, on m'a demandé de signer le document selon lequel j'acceptais des conditions à risques. La production faisait très attention à ce que personne ne puisse se retourner contre elle si on tombait malade. Ça créait une espèce de tension sur le tournage, comme si on se livrait à de l'art extrême, seulement parce qu'une poignée de gens se parlaient à visage découvert... Depuis la pandémie, un acteur qui prenait des risques, un casse-cou, c'était un type qui osait enlever son masque pour jouer. Je pensais à Jean-Paul Belmondo, à Harrison Ford, à Tom Cruise, la barre avait baissé quand même... Je me suis tenu dans un coin, j'ai fait comme si mon métier était d'observer, comme si j'étais un expert en observation auquel on faisait appel sur les plus grands plateaux. À un moment j'ai donné un coup de main pour porter une baignoire, et peu à peu, sans m'en rendre compte, je suis devenu l'acteur à tout faire sur le tournage. Les premiers jours, je rentrais dormir chez moi. Un soir, on a fini très tard et les deux frères m'ont proposé de rester à l'hôtel, dans une des toutes petites chambres du dernier étage. Je ne me suis pas fait prier, j'y ai tout de suite élu domicile. >>>



© Pascal ito.

Contact presse :
Frédérique Pons

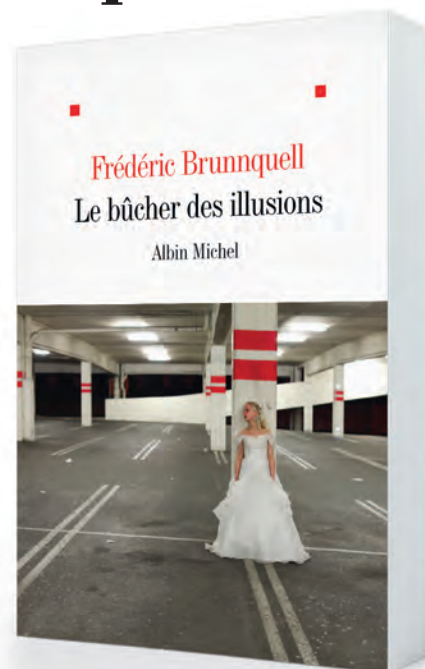
01 42 79 10 93 / frederique.pons@albin-michel.fr

Frédéric Brunnuell

Le bûcher des illusions

Les gens de la petite classe moyenne sont les personnages semi-imaginaires du *Bûcher des illusions*. Il raconte au plus juste les bouleversements de ce début de siècle.

PARUTION **30 AOÛT 2023**
208 PAGES
19,90 €



Après une carrière de grand reporter, Frédéric Brunnuell est auteur-réalisateur de documentaires. Ses films ont reçu de nombreux prix en festival. Attaché à donner la parole aux oubliés de notre société, il a précédemment écrit *Hommes des tempêtes*, salué par la presse et trois fois primé. *Le Bûcher des illusions* confirme son talent.

J' aime dire « les gens » pour évoquer tous ceux qui nous entourent, ceux qui marchent sur le même trottoir, ceux avec qui l'on échange deux paroles dans une file d'attente, ceux que l'on retrouve parfois et dont on imagine les vies, ceux dont les destins lus dans la presse nous bouleversent. Les gens pressés, les gens lents, disait Georges Perec. Depuis des années, je les rencontre, je discute avec eux, je les écoute, je les filme. Ils me racontent leurs espoirs autant que leurs déceptions, ils évoquent les difficultés économiques qui fragilisent les familles et obèrent l'avenir des enfants. Ils ne sont pas devenus des amis, mais un lien particulier nous a unis jusqu'à l'intime. J'ai vécu des mois avec ces personnes. J'ai essayé de les comprendre. Toutes m'ont ému. Je me suis pris à extrapoler leurs vies pour leur accorder le droit au romanesque. Il était une fois... Les gens de la petite classe moyenne devenus les personnages semi-imaginaires d'un livre. Je ne crois pas au banal de la vie, il n'est qu'un voile opaque derrière lequel se nichent des trésors de narration. Leurs histoires racontent la petitesse de la vie comme son immensité.



Il y a vingt ans, Marc et moi étions libres de vivre où bon nous plaisait. Libres de travailler soixante-dix heures par semaine ou de ne rien faire. Nous revendiquions cette liberté, elle nous rendait heureux et cimentait notre amour. Aujourd'hui tout est mort. La société a tué nos dernières illusions. J'étais libre, je suis... précaire ! Vous entendez, précaire ! Je vous annonce aujourd'hui que ma liberté est morte. Baissez les yeux, là sur le sol vous apercevrez sa dépouille déjà véreuse. C'est vrai, j'ai vieilli et j'ai sûrement d'autres besoins. Mais pourquoi ne pourrais-je pas les satisfaire avec un travail stable ? J'entends tous ceux qui disent que nous n'avons pas été assez prudents, que nous n'avons pas fait assez d'efforts. Mais s'il vous plaît, ne nous insultez pas. Regardez Marc, il travaille plus de soixante heures par semaine (...) Au nom de l'illusion de sa réussite sociale, il a tout foutu en l'air et tué notre amour. On ne peut pas se hisser sur l'interminable échelle sociale quand les échelons sont pourris. Je le vois, le pauvre, essayer, et essayer encore, et il le fera jusqu'à son dernier souffle.





Qui écrit les livres qui vous sont vendus, la bride d'un éditeur ou le souffle d'un auteur ? L'écriture, ce sont des lettres qui s'alignent dans l'âme et dansent l'humeur des jours, au rythme d'un pouls. Alors, n'est-ce pas d'abord une affaire d'auteurs, avant que d'être celle des éditeurs ? L'écriture, c'est l'autre glaise que le Seigneur a laissée aux artistes pour imiter, magnifier, retoucher, surtout colmater sa création. Glaise, l'écriture module chaque livre à l'image de son auteur, cet humain que Dieu a, paraît-il, fait à son image, donc à l'image de ses frères. L'écriture serpente, se faufile, s'infiltré ; cherchant les siens, elle se fait transnationale et embrasse toute l'humanité. L'écriture ? À la fois don et requête, l'oxymore est sa bonne foi. Ode à la vie, outre le plaisir esthétique, elle donne le courage qui manque aux jours de blues et porte aux Cieux le lamento d'ici-bas, elle est donc aussi prière, même pour les athées. Méditation, l'écriture est un cheminement, une exploration, une navigation au long cours. Regardez les lettres au seuil d'une page, oscillant de crique en bras de mer, elles courent se jeter dans l'Océan de l'existence. Motivé par une quête intérieure, le texte est un électrocardiogramme. Le cœur battant, l'auteur tourne les pages comme le rameur négocie les vagues l'une après l'autre, toujours en conjurant le naufrage. Le verbe libre ou le silence, l'oxygène ou l'apnée ? Il est bien question de survie. Dans cette lutte, il y a des livres patients, qui laissent le rameur à sa routinière rame et mûrissent sans compter les lunes. Hélas, il y a des livres impatients, qui s'abattent comme averse et brouillent le cap. Ils alourdissent les barques et conditionnent le parcours d'un auteur, autant que la houle, le sillage du rameur. Ce sont les livres-avaries. Intempestifs, ils forcent l'escale, vous obligent

à les écrire, il s'agit de réparer les dommages avant de recouvrer la santé de la création ou de se résoudre à ne plus écrire du tout. Celui-ci en est un. Une cavalière s'est invitée dans ma barque ; malédiction ! Une rame peut-elle s'accommoder d'une bride ?

L'écriture, ce n'est pas un métier que l'on choisit, non, c'est un impératif qui s'empare de vous. Il s'agit de garder la plume en mouvement, de dessiner en permanence l'*Aleph* qui figure l'humain, le tient, le soutient dans sa verticalité. Couchez seulement la plume, l'*Aleph*, et vous avez un serpent ou bien le corps humain, inerte. En avant, marche, tout arrêt est mortel ! Qui suis-je ? Où suis-je ? Et, surtout, dans quel état ? Chaque texte essaie de répondre aux deux premières questions et, ce faisant, il constitue une preuve de vie. On écrit donc pour se situer dans le temps comme dans l'espace, mais aussi, et surtout, pour tenir, se maintenir debout, assumer son statut d'humain. On écrit comme on esquive la faucheuse et lui tire la langue. Même relatant les horreurs du monde, nous nous rions de la Rôdeuse des ombres. Et puisque nul ne vivra ignifugé, pouvoir opposer l'art au feu des mauvais jours reste une grâce salutaire. Alors, qu'est-ce qu'écrire ? C'est croire assez en la prométhéenne force de sa fragilité humaine pour prêter plus l'oreille à la plainte des petites gens qu'aux serments des puissants et n'implorer que Sirius dans toute nuit. L'écriture rit comme elle pleure ; maillant les joies et peines, elle tisse le pacte intime qui lie l'auteur à la vie. Écrire, c'est maintenir la continuité de son souffle. Alors, peut-on adapter sa plume aux désidératas d'autrui sans trahir sa propre quête ? Et, qu'advient-il d'un écrivain, lorsque les exigences d'un éditeur en arrivent à lui ôter le désir d'écrire ? Le verbe libre ou le silence !





Fatou Diome

Le Verbe libre ou le silence

**« Écrire, c'est affronter la nuit,
oser le grand jour. »
Un vibrant plaidoyer
pour la littérature et la liberté
des écrivains.**



© Astrid di Crollanza.

PARUTION **6 SEPTEMBRE 2023**
ENV. 192 PAGES
19,90 €

Contact presse :
Sandrine Perrier-Replein
01 42 79 19 04 / sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Quand un éditeur ou une éditrice entre dans l'atelier d'un auteur sans y avoir été invité, c'est une effraction. Certains auteurs s'y plient par faiblesse, ou trop heureux de complaire, mais c'est au risque d'y perdre leur âme. D'autres se cabrent, au risque, cette fois, de ne plus pouvoir publier. Or, dans un cas comme dans l'autre, « à quoi sert une plume qui ne danse plus ? ».

En combattante de la liberté, Fatou Diome signe un essai engagé sur sa passion de l'écriture et le monde de l'édition. Naguère les éditeurs avaient pour mission d'accompagner une œuvre, mais certains s'improvisent désormais coachs, donnent des directives et des leçons, mettent la main à la pâte pour plier le roman aux goûts du jour, oubliant que le métier d'écrire est une aventure solitaire, un engagement de soi, vital et nécessaire : « *On écrit parce qu'on ne pourrait vivre sans.* »

Fatou Diome, membre de l'Académie royale de Belgique, vit à Strasbourg. Elle s'est fait connaître avec *Le Ventre de l'Atlantique* (Anne Carrière, 2003), grand succès traduit en une vingtaine de langues. Ont suivi plusieurs romans publiés chez Flammarion, puis chez Albin Michel : *Les Veilleurs de Sangomar* (2019), *De quoi aimer vivre*, un recueil de nouvelles (2021), et un essai politique, *Marianne face aux faussaires* (2022).



© Pascal ito.

Contact presse :
Frédérique Pons

01 42 79 10 93 / frederique.pons@albin-michel.fr

Diana Filippova

De l'inconvénient d'être russe

« Russe. Quel mot terrible.
Depuis quand l'est-il devenu ?
Quand l'est-il devenu
pour moi ? »

PARUTION 30 AOÛT 2023
208 PAGES
19,90 €



Diana Filippova est romancière, essayiste et engagée dans le débat public. Née en 1986 à Moscou d'une mère russe et d'un père grec, elle arrive en France à l'âge de sept ans. Elle est l'auteure de deux essais, *Technopouvoir* (Les Liens qui libèrent, 2019) et *Société collaborative* (Rue de l'Échiquier, 2015), ainsi que d'un premier roman, *L'Amour et la Violence* (Flammarion, 2021).

Russe : un mot qui charrie son lot de fantômes, de mythes, de tourments. Dans le récit de son exil, Diana Filippova dresse un portrait sans concession de la Russie contemporaine, et, en miroir, de la France et d'elle-même. L'enfance à Moscou, l'avenir sombre, la passion des livres, la datcha enchantée, l'amour du grand-père, la mort omniprésente.

Puis l'arrivée en France, l'obligation de grandir trop vite, l'avenir radieux, la méfiance de l'étranger, serrer les dents et avancer.

Ce livre renoue avec la vertu étrangère du regard littéraire russe pour tracer l'histoire d'une femme russe qui, depuis sa plus tendre enfance, a décidé de ne plus l'être. L'histoire d'une lente désunion et du commencement de la réconciliation. L'histoire d'une écrivaine française qui retrouve des souvenirs à jamais inscrits dans son écriture et dans sa vie.

À la fois essayiste et romancière, contre les mirages funestes d'un empire sans frontières et sans mélange, Diana Filippova ranime le cadavre de la Russie des écrivains proscrits : une Russie métissée, humaniste, sensible et lucide.



Il n'était pas dans mes projets d'écrire un livre sur la Russie. Du moins pas dans mes projets immédiats. Un jour, peut-être, quand j'aurai de la bouteille, quand plus personne ne sera là pour s'en trouver courroucé, accablé, blessé, j'écrirai un roman sur la Russie. Voilà ce que je me disais il y a peu. Ce sera mon grand roman. Une épopée de mille pages, une trilogie, ou pourquoi pas une tétralogie — mon quatuor moscovite, comme Elena Ferrante et son quatuor napolitain, Knausgåard et l'hexalogue norvégien. Le grand roman russe qui enfin résoudra l'énigme de la Russie, élucidera l'âme insondable de ses habitants, dissipera l'absurdité tantôt risible tantôt criminelle des choix qu'on y fait.

Et puis la Russie attaqua l'Ukraine. Tout à coup, jusqu'à mon nom de famille, mon lieu de naissance, ma langue maternelle, la guerre me ramena à ce que je n'avais plus voulu être.

Rabattue sur une réalité que j'avais délibérément choisi d'éloigner de mon quotidien et de ma vie consciente, mais non réunie, ni réconciliée.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est simple : depuis mon arrivée en France le 24 décembre 1993, je n'ai eu de cesse d'effacer ce qu'il y avait en moi de russe. Au lieu de revendiquer mes origines, cultiver

ma langue, chérir mon lieu de naissance, nourrir à l'égard de mon pays loyauté et tendresse, j'ai cherché par tous moyens à m'en laver, comme on frotte ces taches de suie qui malgré l'effort continuent de souiller la peau de leur mince pellicule grasse.

Je suis un produit achevé de l'assimilation ; tout à la fois l'artefact parfait d'un devenir autre que soi et son sorcier. Mon sort doit tout aux circonstances : eussent mes parents émigré dans une grande ville, les choses auraient sans doute pris une tournure différente. Qui serais-je devenue si nous avions débarqué à Paris, où les origines comptent et ne comptent pas, où prospère toute une société russe avec ses écoles, ses cercles, ses coutumes, son mince pouvoir ? Sans doute serais-je un peu moins une femme française. Mais les ruses du sort ne s'arrêtent pas au lieu d'atterrissage. Je suis une enfant du néolibéralisme. Comme telle, je suis imbue de ses fantasmes de table rase, de sa haine du fatalisme pesant du sang et du sol. Élevée comme mes pairs dans le désir de la toute-puissance, je me suis rêvée en enfant de moi-même ; pour moi comme pour eux, la vie vraie, le soi véritable ne peuvent se trouver qu'ailleurs que dans l'eau trouble des origines.

Devenir autre supposait de cesser tout à fait d'être russe.





Le 12 octobre 1993, le téléphone sonne dans ma chambre à Nouméa, juste avant les éclaircies tropicales. Je suis dans un hôtel ancien sur pilotis qui a des nostalgies de bateau, pieds inondés à marée haute. Agrippé par un sommeil moite, je m'oblige à répondre. Aussitôt, je reconnais dans l'appareil la voix soufflée de la mère de mes garçons. Hélène n'est pas à l'aise, mais directe dans l'aube : - Emmanuel est mort. Il s'est tiré une balle dans la bouche, chez sa mère. À bout portant. Il faut que tu reviennes pour l'enterrement. Tu as juste le temps de sauter dans un avion. La mise en terre aura lieu vendredi. Tout le monde t'attend. En ce matin calédonien, la nouvelle colossale obstrue tout. L'effet de souffle est si extraordinaire que je racroche sans rien articuler. Impossible de respirer. À l'autre bout du globe, mon cœur vient de recevoir sa balle.

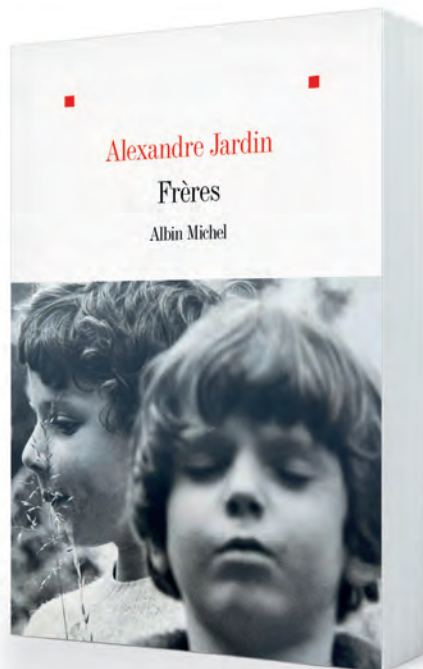
Seul dans ma chambre trop climatisée, je ne sais pas quoi faire de cet attentat français, teinté d'irréalité vu d'un caillou égaré dans le Pacifique. Entiché de bonheur, zélateur d'optimisme depuis que notre père s'est barré, treize ans plus tôt, je tente de ne pas me dissoudre dans la nouvelle. On a si vite fait de se liquéfier dans la peine.

Tout de suite, je suis mordu par une pensée piteuse, égocentrée. Une pensée narcissique qui pue. Emmanuel parti, plus personne ne saura que j'ai subi une relation homosexuelle – qui me glace de honte – avec lui, mon frère, dans notre enfance. Épisode incestueux, sieste affreuse, poisseuse, remise dans le placard de mes semi-dénis. Si peu raccord avec sa légendaire gentillesse, sa sauce calme. J'avais sept ans à peine, lui dix. Abus d'enfant dérégulé par des adultes cinglés, débornés. Dominé par mon aîné, incapable d'échapper aux désirs de ce frère compliqué, déjà dépourvu de surmoi, sans le moindre couvercle, je n'ai pas su me rebiffer, désobéir à son trouble. Et m'extirper de son érotisme malaisant, si étranger pour moi. Pataquès enfantin, criblé de honte j'en suis encore. Ce recoin sombre de ma mémoire blessée disparaît avec

lui. Ah, comme notre affection est semée d'impensable. En lui, aucune lacune d'obscurité.

Ce 12 octobre 1993, foudroyé dans le petit matin tropical par la nouvelle funèbre, je descends respirer l'air tiède sur un fragile ponton lancé au-dessus du lagon. Mille bleus calédoniens s'embrasent. J'ai enfilé un short bref, une chemise froissée. Le lever du soleil allume le tintamarre de couleurs que reflètent les fonds coralliens blanc neige. Ce suicide me reconnecte avec un autre être qui existe encore en moi et que je connais toujours mal, un Alexandre très friable qui a tenté de se noyer en Irlande une nuit de l'été 1980, – quelques jours après la mort de notre père à cancer. Exilé seul, loin des miens, la mort m'avait comme aspiré.

Submergé sur le ponton austral, je rameute des hypothèses frappadingues, échafaude un plan anti-douleur. Si je reste ici, Emmanuel n'est pas mort. Et si je ne rentrais jamais en France ? Si je m'établissais ici, dans le grand Pacifique excentré, là où l'Europe tragique existe à peine ? À seize mille sept cents kilomètres du coup de feu qui vient de pulvériser sa cervelle ? L'image m'est encore inaccessible, je n'arrive pas à la convoquer. La pulpe radieuse de son visage d'ange a-t-elle éclaté sous l'effet de la balle tirée à bout portant ? Le rire et la drôlerie contagieuse d'Emmanuel resteraient alors vivaces pour l'éternité. Devant ce lagon clair, aucune détonation ne peut l'atteindre. Qui aurait l'idée de se supprimer dans un lieu démarqué du paradis ? Et si je m'insérais dans une géographie baladeuse loin de Paris jusqu'à ma propre mort ? Saisi par un sentiment d'irréalité, je calcule – décalage horaire oblige – qu'Emmanuel nous a quittés un 11 octobre. Et je décide hors de toute raison que ce jour d'absence n'existera plus. Voilà, c'est arrêté. Il suffira d'oublier ce jour-deuil, d'arracher de ma mémoire ces instants sanglants abominables, les menus détails de sa face d'ange réduite en bouillie. >>>

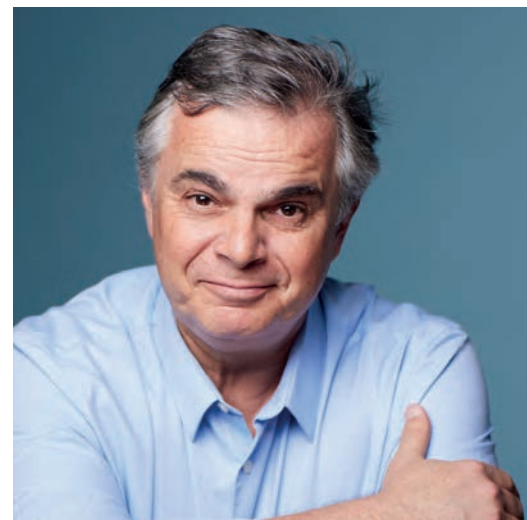


Alexandre Jardin

Frères

« Ce livre est mon secret,
l'obscur le plus obscur
de ma vie. »

PARUTION **6 SEPTEMBRE 2023**
176 PAGES
19,90 €



© Pascal ito.

Contacts presse :

Florence Godfernaux & Aurélie Delfly

01 42 79 10 06 / florence.godfernaux@albin-michel.fr

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

Le 11 octobre 1993, Emmanuel Jardin met fin à ses jours. Trente ans plus tard, Alexandre, son frère, se confronte à son fantôme et à sa culpabilité de survivant.

Emmanuel, « *le plus inclassable et dérangeant des Jardin* », étourdissant de charme comme capable du pire, a laissé derrière lui un sentiment d'amertume et de honte. Un secret dont son frère cadet est le seul détenteur.

Dans ce récit à vif, Alexandre Jardin évoque pour la première fois ce deuil qui ravive le passé et déchire le présent. Avec pudeur, il revisite la légende d'une famille où, entre parents et enfants, les rôles sont inversés, interroge la dualité d'un garçon qui finira par céder à la mort, et élève à ce frère une sépulture de papier.

Alexandre Jardin est l'auteur de nombreux romans dont *Bille en tête*, prix du Premier roman, *Le Zèbre*, prix Femina, *Fanfan*, *L'île des gauchers*, *Le Petit Sauvage* et de récits autobiographiques parmi lesquels *Le Roman des Jardin*, *Le Zubial*, *Des gens très bien*.



© Margherita Mirabella

Contact presse :

Aurélie Delfly

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

Dario Diofebi est né à Rome en 1987. Devenu joueur professionnel de poker en ligne, il part aux États-Unis participer à des tournois en salle et met un terme à sa carrière trois ans plus tard pour suivre le programme d'écriture créative de la New York University, où il enseigne désormais. Il vit entre Rome et Brooklyn. *Paradise, Nevada*, écrit en anglais, est son premier roman. Publié aux États-Unis en avril 2021, il a fait sensation.

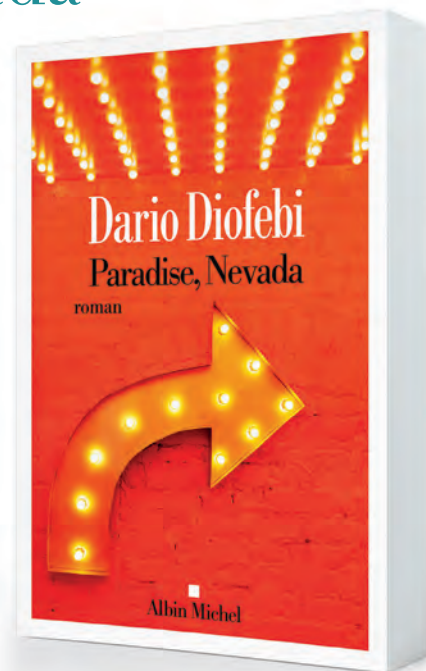
Dario Diofebi

Paradise, Nevada

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR PAUL MATTHIEU

Un premier roman hors norme, à la croisée des univers de Tom Wolfe, de David Foster Wallace et de Jonathan Franzen.

PARUTION **23 AOÛT 2023**
656 PAGES
ENV. 23,90 €



Le 1^{er} mai 2015, une bombe explose au Positano, un hôtel-casino de luxe à Las Vegas, conçu comme l'exacte réplique du village éponyme de la côte amalfitaine par un milliardaire excentrique vivant en ermite dans un manoir rose bonbon. Six mois avant cet attentat, qui fera plusieurs victimes, c'est ici même que quatre jeunes un peu paumés ont convergé indépendamment : Ray, qui a abandonné ses études à Stanford pour faire carrière dans le poker ; Mary Ann, ancienne mannequin à New York aux prises avec une dépression sévère ; Tommaso, un Italien dont le visa touristique a expiré mais qui compte sur sa chance légendaire pour rebondir ; et enfin Lindsay, une mormone qui travaille pour le site Web d'un journal racoleur et rêve de devenir écrivaine. À travers leurs parcours chaotiques, Dario Diofebi compose une épopée intime aux faux airs de roman noir qui nous plonge au cœur des paradoxes et des excès de l'Amérique pour nous révéler l'humanité profonde derrière les paillettes de la « Ville du Péché ».



Tout était à la fois extraordinaire et insipide.

Sensationnel et trivial.

Aux yeux des visiteurs, c'était exotique, fabuleux, inédit et aussi exaltant que le promettait la brochure. Ils étaient éblouis par les lumières, étourdis par les sons ; la ville les ensorcelait. Mais pour nous, c'était ordinaire. Normal et insignifiant. Nous étions habitués au clignotement des lumières dans la pénombre des travées. Nous étions sourds aux stridences numériques des machines, aux éclats de rire des joueurs éméchés. L'expérience exceptionnelle vécue par le touriste était notre quotidien.

Tel est le premier paradoxe de Las Vegas : l'hôtel-casino de luxe Positano était le cœur battant de l'euphorie du vendredi soir, et c'était notre domicile. Érigé en plein centre du Strip, la ville s'enroulait tout autour en une spirale concentrique où se côtoyaient la magie et la banalité, boîtes de strip-tease et résidences d'étudiants, stands de tir et magasins Walmart, pistes d'atterrissage pour jets privés et arrêts de bus menant à de lointaines banlieues plongées dans le silence et le désespoir. Impossible pour nous d'expliquer ce qui s'est passé le soir de l'incendie sans poser d'abord ce fait établi – à savoir qu'une ville peut être à la fois fiction et réalité, paradis et foyer. Tous autant que nous sommes ici nous devons en prendre la mesure, tôt ou tard (...)

Ici, tout tourne autour de l'argent ; et quand on a l'impression qu'il n'est pas question d'argent, alors on peut être *sûr* qu'il en est question. Tel est le deuxième paradoxe. Le fait que l'argent soit lui aussi à la fois fictif et réel, grisant et tragique, partout et nulle part. La ville

elle-même en est l'incarnation étincelante, triomphante, mais dissimulée au milieu d'un impitoyable désert, loin des regards indiscrets. Le seul vrai marché *libre* de toute l'Amérique. Affranchi de toute culpabilité. Exempt de toute honte (...)

Enfin, il y a les histoires. Le troisième paradoxe, et le plus complexe aussi. Car plus Las Vegas a les allures d'un grand chaos d'individus sans lien les uns avec les autres – plus ses résidents, de passage ou permanents, ont l'air de fragments de vie isolés que rien ne relie, d'anecdotes disparates qui échouent à former un tout cohérent –, plus la ville exige en réalité qu'ils interagissent. Une ville qui n'a pas été conçue pour qu'on y vive, peut-être la seule de ce genre dans toute l'Amérique, définie pour nous par les souvenirs des troupeaux de touristes extatiques et des souïards du week-end. L'idée d'une ville. C'est dans les histoires de ceux qui restent que Las Vegas existe, dans le bourdonnement sourd et constant sous le tintamarre et la musique, dans la vraie ville qu'ils ont créée, déjouant toutes les probabilités, au cœur d'un gigantesque parc d'attractions.

Nous ne pouvons pas commencer à expliquer la soirée du vendredi 1^{er} mai 2015, au Positano, la bombe dans le salon Scarlatti, le bruit de l'alarme, la panne de courant, qui s'en est sorti et qui, tragiquement, n'en a pas réchappé, sans essayer d'évoquer, au moins par bribes, l'histoire de ceux qui étaient là. Leur histoire fait partie de notre histoire, et la nôtre fait partie de la leur. Nous aimerions pouvoir faire plus.

Ça ne va pas être facile.



« Le nouveau roman de Louise Erdrich est étrange, drôle, enchanteur : il parle de maternité, de destin, de regret, et de la magie – noire, blanche et toutes les nuances intermédiaires – que créent les mots sur le papier. »

THE NEW YORK TIMES

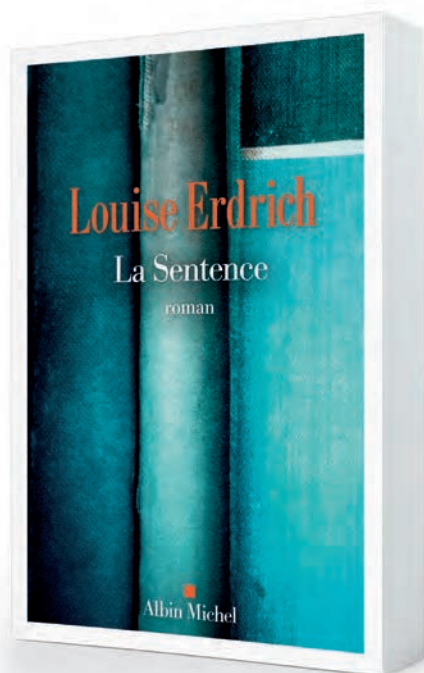


Quand j'étais en prison, j'ai reçu un dictionnaire. Accompagné d'un petit mot : *Voici le livre que j'emporterais sur une île déserte*. Des livres, mon ancienne professeure m'en ferait parvenir d'autres, mais elle savait que celui-là s'avérerait d'un recours inépuisable. C'est le terme « sentence » que j'y ai cherché en premier. J'avais reçu la mienne, une impossible condamnation à soixante ans d'emprisonnement, de la bouche d'un juge qui croyait en l'au-delà. Alors ce mot, avec son « c » en forme de bâillement, ses petits « e » hostiles, ses sifflantes insupportables et son doublon de « n », ce mot minable et monotone fait de lettres sournoisement assassines autour d'un « t » humain bien solitaire, ce mot occupait mes pensées chaque instant de chaque jour. Il est évident que, sans l'arrivée du dictionnaire, ce mot léger dont le poids m'écrasait aurait eu raison de moi, ou de ce qu'il en restait après l'étrangeté de ce que j'avais fait. J'étais à un âge périlleux quand j'ai commis mon crime.

J'avais beau avoir atteint la trentaine, mes occupations et mes raisonnements restaient ceux d'une adolescente. On était en 2005 mais je me défonçais façon 1999, buvant et me droguant comme si j'avais dix-sept ans, malgré les tentatives scandalisées de mon foie de me signaler qu'il avait une bonne décennie de plus. Pour tout un tas de raisons, je ne savais pas encore qui j'étais. Maintenant que c'est plus clair, je peux vous dire ceci : je suis moche. Pas comme ces héroïnes de films ou de romans écrits par des hommes, dont la beauté se révèle soudain, aussi éblouissante qu'édifiante. Je n'ai rien de pédagogique. Et pas non plus de beauté intérieure. J'aime bien mentir, par exemple, et je suis très forte pour vendre des trucs qui ne servent à rien à des gens qui n'en ont pas les moyens. Maintenant que je suis réinsérée, je ne vends bien sûr plus que des mots. Des assortiments de mots entre deux couvertures cartonnées. On trouve dans les livres tout ce qu'il faut savoir, sauf l'essentiel. >>>

« Exaltant et profondément original, ce roman brûle d'une passion morale, déborde d'humour, et captive le lecteur par sa voix puissante et irrésistible. Une ode aux livres et aux histoires, essentiels à nos vies. »

THE BOSTON GLOBE



Louise Erdrich

La Sentence

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR SARAH GURCEL

Que doit-on à la vie, aux absents, aux mots ? Déclaration d'amour aux livres et aux librairies, le roman profond et lumineux de Louise Erdrich démasque les fantômes de l'Amérique : le racisme et l'intolérance.

PARUTION 6 SEPTEMBRE 2023
448 PAGES
ENV. 23,90 €

« **J'**ai travaillé dur, tenu les chiens, étouffé mon fracas intérieur. Et, malgré ça, les ennuis ont retrouvé ma trace et me sont tombés dessus. En novembre 2019, la mort a emporté l'une de mes clientes les plus agaçantes. Sans qu'elle disparaisse pour autant. »

Tookie, une Amérindienne d'une quarantaine d'années, a été embauchée par une petite librairie indépendante de Minneapolis après une peine de prison pour complicité d'homicide involontaire. Lectrice passionnée – les livres l'ont sauvée de l'enfermement –, elle s'épanouit dans ce travail, encouragée par son mari, un ancien policier tribal. Jusqu'à ce que l'esprit de Flora, une fidèle cliente récemment décédée, un livre ouvert à ses côtés, ne vienne hanter les lieux. Tandis que Tookie cherche à exorciser cette présence obstinée qui la confronte à ses propres fantômes, Minneapolis s'embrase après le meurtre de George Floyd dans un monde mis à l'arrêt par la pandémie de Covid.



© Jenn Ackerman / The New York Times - REDUX-REA.

Contact presse :

Aurélie Delfly

01 42 79 18 98 / aurelie.delfly@albin-michel.fr

Unanimentement considérée comme l'une des plus grandes écrivaines américaines contemporaines, Louise Erdrich est l'auteure d'une œuvre majeure, forte et singulière, qui compte notamment *La Malédiction des colombes* et *Dans le silence du vent*. Distinguée par de multiples récompenses littéraires, dont le National Book Award, le Library of Congress Award et le National Book Critics Circle Award, son précédent roman, *Le Veilleur de nuit*, s'est vu attribuer le prix Pulitzer de la fiction 2021. Tous ses romans sont publiés aux Éditions Albin Michel.



© Sara Lando

Rosella Postorino

Et moi, je me contentais de t'aimer

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR ROMANE LAFORE

« **Que faisais-je tandis que l'Histoire avançait ? Moi, je me contentais de t'aimer.** »

PARUTION **23 AOÛT 2023**
432 PAGES
22,90 €

Contact presse :

Sandrine Perrier-Replein

01 42 79 19 04 / sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr



Née en Calabre en 1978, Rosella Postorino est éditrice chez Einaudi, romancière et journaliste. Après *La Goûteuse d'Hitler*, récompensé en Italie par de nombreux prix, dont le prestigieux prix Campiello, vendu à plus de 200 000 exemplaires toutes éditions confondues, *Et moi, je me contentais de t'aimer* est son second roman à paraître en français. Il est numéro un en Italie et favori du prix Strega.

O rphelinat de Sarajevo, printemps 1992. Omar a dix ans et passe ses journées à la fenêtre en espérant que sa mère revienne : elle a disparu après l'explosion d'une grenade et il ne sait pas si elle est encore en vie. Même son frère Sen ne peut le consoler. Seule Nada, avec ses beaux yeux bleus, parvient à l'apaiser en lui tenant la main. Elle a onze ans et un frère, Ivo, assez âgé pour être mobilisé.

Pour les éloigner de la guerre, un matin de juillet, un bus les emmène contre leur gré. Si la mère d'Omar est toujours vivante, comment fera-t-elle pour le retrouver ? Et si Ivo mourait au combat ? Sur la route chaotique de l'Italie, Nada rencontre Danilo, plus âgé, qui la rassure. Ces trois enfants déracinés, incapables d'oublier Sarajevo, découvrent vite que c'est dans le lien qui les unit, et les pousse à se jurer une fidélité éternelle, que réside le salut. Même si chacun, à un moment ou à un autre, trahira cette amitié...



Ils plongèrent ensemble, l'un sur l'autre, si proches qu'ils ne surent plus quoi faire. *I sleep with the scars I wear that won't heal*, chantaient le centre de vacances, les lucioles, les méduses, et Danilo fut écrasé par la vigueur de ce corps, par sa tendreté : avant d'avoir le temps de le décider, il le toucha, l'étreignit, le caressa, sans demander la permission, envahi d'une frénésie enfantine, péremptoire. Nada le laissa faire. Danilo lui mordit les clavicules, lui bloqua les poignets, lui pinça un sein. Il ne l'embrassa pas.

Puis, d'un coup, il s'arrêta.

Étourdie, elle ne dit rien.

Il sortit de l'eau et s'étendit sur la plage, haletant.

Nada resta sur le rivage. Elle ôta ses chaussures, plongea ses orteils dans le sable mouillé. Personne n'avait touché son corps de la sorte, jusqu'ici. Elle ne savait pas si ça lui avait plu ou si ça l'avait importunée. Elle l'avait accepté comme une expérience, une épreuve qu'il fallait affronter tôt ou tard. Mais c'était Danilo qui la lui avait imposée, et maintenant, elle n'arrivait plus à lui parler.

– Que faisais-je tandis que l'Histoire avançait ?

Nada ne comprit pas.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– C'est une poésie.

Danilo avait les mains sous la nuque, les coudes écartés.

– Elle est de toi ?

Il rit.

– Bien sûr que non.

Nada s'enflamma. Non seulement il l'avait touchée sans la moindre tendresse, non seulement il avait évité de l'embrasser, dégoûté par sa bouche, peut-être, par l'intérieur d'elle, mais il se moquait maintenant de son ignorance. Les chaussures à la main, elle se leva et se mit à marcher. Elle n'avait pas osé le toucher, anesthésiée par le trouble, elle avait assisté à l'événement de l'extérieur, comme si cela ne la concernait pas, et pourtant elle devinait que dans le corps de Danilo se logeait un bonheur potentiel, il suffisait de franchir la frontière. Peut-être qu'il ne l'avait pas embrassée parce qu'elle avait été froide, inaccessible. Elle passa à côté de sa silhouette allongée et il eut envie de lui agripper le mollet, de la faire tomber encore, encore à côté de lui, il eut envie de voir dégringoler à répétition cette jeune fille qui déclenchait en lui une nostalgie insurmontable – une douleur physique. Il se retint.

Nada continua à marcher, sans un salut, Danilo écouta les Converse qui s'entrechoquaient l'une contre l'autre, jusqu'à ce que le bruit soit trop loin.

À ce moment-là, seulement, à voix haute, il dit : « Moi, je me contentais de t'aimer », complétant la strophe.

Il ferma les yeux et s'exposa aux accusations des étoiles.



**« Puisse ce livre rester dans le cœur
de ceux qui le lisent, en mémoire des enfants
en proie à la guerre. »**

ERRI DE LUCA, CORRIERE DELLA SERA

CONTACTS

RELATIONS PRESSE

Direction

Florence GODFERNAUX

01 42 79 10 06

fgodfernaux@albin-michel.fr

National

Aurélie DELFLY

01 42 79 18 98

aurelie.delfly@albin-michel.fr

Sandrine PERRIER-REPLEIN

01 42 79 19 04

sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

Frédérique PONS

01 42 79 10 93

frederique.pons@albin-michel.fr

Régions, Belgique, Suisse

Sandrine LABREVOIS

01 42 79 10 01

sandrine.labrevois@albin-michel.fr

Raphaëlle GOURVAT

01 42 79 18 86

raphaelle.gourvat@albin-michel.fr

SERVICE COMMERCIAL

Direction

Nathalie COLLARD

01 42 79 10 88

nathalie.collard@albin-michel.fr

Relation libraires

Rémy VERNE

01 42 79 18 93

remy.verne@albin-michel.fr

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens

75014 PARIS

Tél. 01 42 79 10 00

Fax 01 43 27 21 58

www.albin-michel.fr

